



Faulkner
Œuvres romanesques

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR
ANDRÉ BLEIKASTEN ET FRANÇOIS PITAVY

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

FAULKNER

*Œuvres
romanesques*

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR
ANDRÉ BLEIKASTEN ET FRANÇOIS PITAVY

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Random House Inc., New York City, U.S.A.
*pour l'ensemble des textes, en langue originale,
contenus dans ce volume.*

© Éditions Gallimard, 1935, 1946, 1949, 1953,
pour la traduction française des œuvres contenues dans ce volume.

© Éditions Gallimard, 1995,
*pour le texte revu des traductions des romans
et pour l'ensemble de l'appareil critique.*

LUMIÈRE D'AOÛT

LIGHT IN AUGUST

© 1932 by *William Faulkner.*

LUMIÈRE D'AOÛT

Traduction par Maurice-Edgar Coindreau.

© *Éditions Gallimard, 1935.*

Traduction revue par André Bleikasten.

© *Éditions Gallimard, 1995.*

Assise sur le bord^a de la route, les yeux fixés sur la charrette qui monte vers elle, Lena pense, « J'arrive de l'Alabama : un bon bout de route. À pied de l'Alabama jusqu'ici. Un bon bout de route. » Tout en pensant *il n'y a pas encore un mois que je me suis mise en route et me voilà déjà en Mississippi. Jamais je ne m'étais trouvée si loin de chez nous. Jamais, depuis l'âge de douze ans, je ne m'étais trouvée si loin de la scierie de Doane*

Elle n'avait même jamais été à la scierie de Doane avant la mort de son père et de sa mère. Cependant, sept ou huit fois par an, le samedi, elle allait à la ville dans la charrette. Vêtue d'une petite robe achetée sur catalogue, elle posait ses pieds nus à plat sur le fond de la charrette, et ses souliers, sur le siège, auprès d'elle, enveloppés dans un morceau de papier. Elle mettait ses souliers juste au moment d'arriver à la ville. Quand elle fut plus grande, elle demandait à son père d'arrêter la charrette aux abords de la ville afin qu'elle pût descendre et continuer à pied. Elle ne disait pas à son père pourquoi elle désirait marcher au lieu d'aller en voiture. Il croyait que c'était à cause des rues bien unies, à cause des trottoirs. Mais c'était avec l'idée qu'en la voyant à pied, les gens qui la croisaient seraient tentés de croire qu'elle aussi habitait la ville.

Elle avait douze^b ans quand son père et sa mère moururent, le même été, dans une maison en rondins composée de trois pièces et d'un vestibule. Il^c n'y avait pas de grillages aux fenêtres. La chambre où ils moururent était éclairée par une lampe à pétrole qu'enveloppait un vol d'insectes

tourbillonnants ; plancher nu, poli comme du vieil argent par le frottement des pieds nus. Elle était la plus jeune des enfants vivants. Sa mère mourut la première : « Prends soin du père », dit-elle. Et Lena le fit. Puis, un jour, son père lui dit : « Tu vas aller à la scierie de Doane avec McKinley. Prépare-toi à partir. Sois prête quand il arrivera. » Et il mourut. McKinley, le frère, arriva dans une charrette. On enterra le père, un après-midi, sous les arbres, derrière une église de campagne, et on posa une planche de sapin en guise de pierre tombale. Le lendemain matin, elle partit pour la scierie de Doane, dans la charrette, avec McKinley. Et, peut-être, à ce moment-là, ne soupçonnait-elle pas qu'elle s'en allait pour toujours. La charrette avait été prêtée, et le frère avait promis de la rendre à la tombée de la nuit.

Le frère travaillait à la scierie. Tous les hommes du village travaillaient à la scierie ou pour elle. On y sciait des sapins. Il y avait sept ans qu'elle était là, et, dans sept ans, toute la région se trouverait déboisée. Alors, une partie du matériel et la plupart des hommes qui la faisaient marcher, n'existant que pour elle ou à cause d'elle, seraient chargés dans des wagons de marchandises et transportés ailleurs. Mais une partie du matériel serait laissée sur place, car on pouvait toujours acheter des pièces de rechange à crédit— grandes roues immobiles, décharnées, fixant le ciel avec un air d'étonnement profond, parmi des monceaux de briques, de ronces embroussaillées ; chaudières calcinées, dressant d'un air entêté, surpris et hébété, leurs tuyaux qui ne fumaient plus et se rouillaient au milieu d'un paysage hérissé de souches d'arbres, paysage de désolation profonde et paisible, terre sans labour, tombée en friche, où, lentement, des ravines engorgées et rougeâtres se creusent sous les longues pluies tranquilles de l'automne et la fureur galopante des équinoxes de printemps. Et le jour viendrait où le hameau qui, même au temps de sa prospérité, ne figurait pas sur l'annuaire des postes, finirait par être oublié même par les accapareurs pouilleux qui auront achevé de démolir les hangars pour les brûler dans les fourneaux de leurs cuisines et l'hiver, dans leurs cheminées.

Il n'y avait guère plus de cinq familles à l'époque où Lena arriva. Il y avait une voie de chemin de fer et une gare qu'un train mixte, une fois par jour, traversait en hurlant. On pouvait faire arrêter ce train au moyen d'un drapeau rouge, mais, le plus souvent, il sortait des collines déboisées avec la sou-

daineté d'une apparition et, gémissant comme une âme en peine, il traversait ce petit embryon de village comme la perle oubliée d'un collier brisé. Elle avait vingt ans de moins que son frère. Elle se le rappelait à peine quand elle vint habiter avec lui. Il habitait dans une maison en bois brut, de quatre pièces, avec sa femme que les grossesses et les soucis de la maternité épuisaient. Chaque année, pendant près de six mois, la belle-sœur était soit au lit, soit en convalescence. Pendant ce temps, Lena tenait le ménage et s'occupait des autres enfants. Plus tard, elle se dit à elle-même : « M'est avis que c'est pour ça que j'en ai attrapé un, moi-même, si vite. »

Elle couchait dans un appentis, derrière la maison. Il n'y avait qu'une fenêtre qu'elle apprit à ouvrir et à fermer dans l'obscurité, sans faire de bruit, bien qu'elle partageât l'appentis d'abord avec l'aîné de ses neveux, puis avec les deux aînés, puis avec les trois. Ce n'est qu'au bout de huit ans qu'elle ouvrit la fenêtre pour la première fois. Elle ne l'avait pas ouverte douze fois qu'elle s'apercevait déjà qu'elle aurait bien mieux fait de ne jamais l'ouvrir. Elle se dit en elle-même : « Voilà bien ma chance. »

La belle-sœur le dit à son frère. Il remarqua alors son changement de silhouette, chose qu'il aurait dû remarquer depuis longtemps déjà. C'était un homme dur. La sueur de son front avait entraîné avec elle la douceur, la mansuétude, la jeunesse (il avait juste quarante ans), et presque tout le reste, ne lui laissant qu'une sorte d'énergie entêtée, désespérée, et l'austère héritage de l'orgueil de son sang. Il la traita de putain. Il accusa le vrai coupable (les jeunes célibataires ou les Casanovas du rabot étaient, du reste, encore bien moins nombreux que les familles), mais elle ne voulut pas l'admettre bien que l'homme fût parti depuis six mois déjà. Elle se contentait de répéter obstinément : « Il m'enverra chercher. Il m'a dit qu'il m'enverrait chercher » ; inébranlable, moutonnière, vivant sur cette réserve de patiente et constante fidélité qu'escomptent les Lucas Burch, même quand ils n'ont point l'intention d'être là le jour où elle deviendra nécessaire. Quinze jours plus tard, elle sortit encore par la fenêtre. Ce fut un peu difficile, cette fois-là. « Si ç'avait été aussi difficile, il y a quelques mois, m'est avis que j' n'aurais pas à le faire maintenant », pensa-t-elle. Elle aurait pu sortir par la porte, en plein jour. Personne ne l'en aurait empêchée. Elle le savait peut-être, mais elle préféra sortir la nuit, par la fenêtre. Elle emportait un éventail en

feuille de palmier et un petit baluchon soigneusement noué dans un mouchoir de couleur. Il contenait, entre autres choses, trente-cinq *cents*, en pièces de cinq et de dix *cents*. Elle était chaussée de souliers qui avaient appartenu à son frère et que celui-ci lui avait donnés. Ils étaient presque neufs car, en été, ni elle ni son frère ne portaient de souliers. Quand elle sentit sous ses pieds la poussière de la route, elle enleva ses souliers et les porta à la main.

Il y a bientôt quatre semaines qu'elle marche ainsi. Derrière elle, ces quatre semaines, la sensation de *lointain*, s'allonge comme un couloir paisible, pavé d'une confiance tranquille et ferme, et empli de figures, de voix anonymes et cordiales : *Lucas Burch ? Je ne connais pas. Je ne connais personne de ce nom-là par ici. Cette route ? Elle va à Pocahontas. Il est peut-être là-bas. C'est possible. Voilà une charrette qui s'en va par là. Elle vous y conduira.* Derrière elle, maintenant, se déroule une longue et monotone succession de changements réguliers et paisibles de jours en nuits, de nuits en jours, à travers lesquels elle a avancé, obstinément, dans des charrettes anonymes, identiques et lentes, comme à travers des réincarnations successives de roues grinçantes, d'oreilles basses, comme quelque chose qui avancerait toujours, et sans faire de progrès, aux flancs d'une urne.

La charrette qui gravit la côte s'approche d'elle. Lena l'a dépassée, dans le bas de la route, à un mille de là. Elle stationnait sur le bord de la route, les mulets dormant dans les brancards, la tête pointée dans la direction où Lena avançait. Elle l'a vue, et elle a vu aussi les deux hommes accroupis près de la grange, derrière la barrière. Elle a jeté un coup d'œil sur la charrette et sur les hommes, un coup d'œil unique, circulaire, rapide, innocent et profond. Elle ne s'est pas arrêtée. Vraisemblablement, les hommes, derrière la barrière, n'ont pas même remarqué qu'elle les avait regardés, eux et la charrette. Elle ne s'est pas retournée non plus. Elle a disparu, lentement, ses souliers délacés autour de ses chevilles. Au bout d'un mille, quand elle est arrivée au sommet de la côte, elle s'est assise sur le bord du fossé, les pieds dans le fossé sans profondeur, et elle a enlevé ses souliers. Au bout d'un moment, elle a commencé à entendre la charrette. Elle l'a entendue pendant quelque temps, puis la charrette a paru à mi-côte^a.

Faute d'huile, le bois et le métal, rongés par les intempéries, grincent et brimballent, aigus et secs, lentement, terrible-

ment ; série de détonations sèches, indolentes, portant à six cents mètres dans le chaud silence, tranquille et balsamique, de cette après-midi d'août. Bien que les mulets peinent, dans une sorte d'hypnose constante et inflexible, la charrette a l'air de ne pas avancer. Elle semble, tant son avance est infime, suspendue à mi-chemin, pour toujours, comme une perle défraîchie sur le fil rougeâtre de la route. Et cela est si vrai que, tout en la surveillant, l'œil la perd quand la vue et les sens lentement s'embuent et s'estompent, comme la route elle-même, avec la succession paisible et monotone des nuits et des jours, comme un fil déjà mesuré qu'on peloterait à nouveau sur une bobine. Si vrai qu'on dirait enfin que, du fond d'une région triviale, insignifiante, par-delà même toute idée de distance, le son en semble arriver, lent, terrible, dénué de sens, comme un double qui précéderait de six cents mètres son propre corps. « J' peux l'entendre de si loin avant de la voir », pense^b Lena. Elle se voit déjà en route, dans la charrette, tout en pensant *Et ça sera comme si je roulais dans la charrette cinq cents mètres avant d'y monter, avant qu'elle arrive même à l'endroit où je me trouve, et après que j'en serai descendue, elle s'éloignera avec moi dedans, pendant cinq cents mètres encore* Elle attend, sans même regarder la charrette maintenant, tandis que ses pensées s'enchaînent, oisives, rapides, aisées, emplies de figures et de voix cordiales et anonymes *Lucas Burch ? Vous dites que vous avez cherché à Pocahontas ? Cette route ? elle mène à Springvale. Attendez ici. Il va bien passer une charrette qui vous fera faire un bout de route,* pensant : « Et, s'il va jusqu'à Jefferson, Lucas Burch pourra m'entendre arriver avant même de pouvoir me voir. Il entendra la charrette, mais il ne saura pas. Il y aura donc quelqu'un qui sera dans ses oreilles avant d'être dans ses yeux. Et alors, il me verra, et il sera tout troublé. Et il en aura deux alors dans les yeux avant d'avoir pu même se rappeler. »

Accroupis^c à l'ombre, contre le mur de l'écurie de Winterbottom, Armstid et Winterbottom l'ont vue passer sur la route. Ils ont vu tout de suite qu'elle était jeune et enceinte, et qu'elle n'était pas du pays.

« J' me demande où elle a bien pu attraper ce bedon, dit Winterbottom.

— J' me demande depuis combien de temps elle le promène, dit Armstid.

— En visite chez quelqu'un dans le bas de la route, m'est avis.

— J' crois pas. J' l'aurais entendu dire. C'est point non plus quelqu'un de chez nous. J'en aurais entendu parler.

— M'est avis qu'elle sait où elle va, dit Winterbottom. De la façon qu'elle marche, elle en a bien l'air.

— Elle n' tardera point à avoir de la compagnie », dit Armstid.

La femme s'était éloignée, lentement, alourdie par un fardeau sur la nature duquel on ne pouvait se tromper. Ni l'un ni l'autre ne l'avaient vue jeter un seul regard vers eux, tandis qu'elle passait dans sa robe informe d'un bleu passé, tenant, d'une main, son éventail en palme, de l'autre, son petit baluchon.

« Elle ne vient point de près d'ici, dit Armstid. De la façon qu'elle marche, on voit qu'il y a un bout de temps qu'elle le fait et qu'elle a encore un bon bout de route à parcourir.

— Elle^a doit venir voir quelqu'un par là, dit Winterbottom.

— M'est avis que je l'aurais entendu dire », dit Armstid.

La femme s'éloignait. Elle ne s'était pas retournée. Arrivée au sommet de la côte, elle disparut, enflée, lente, résolue, sans hâte ni fatigue, comme la progression même de l'après-midi. Elle disparut aussi de leur conversation, peut-être aussi de leur esprit. Parce qu'au bout d'un instant, Armstid dit ce qu'il était venu dire. Il s'était déjà déplacé deux fois pour dire cela, ce qui représentait, chaque fois, cinq milles en charrette et trois heures employées à cracher, accroupi, à l'ombre, contre le mur de la grange de Winterbottom, avec^b cette lente indécision des gens de son espèce pour qui le temps ne compte pas. C'était pour débattre le prix d'un scarificateur que Winterbottom désirait vendre. Finalement, Armstid regarda le soleil et offrit le prix que, trois nuits auparavant, étendu dans son lit, il avait décidé d'offrir :

« J'en connais un à Jefferson, que je pourrais avoir pour ce prix-là, dit-il.

— M'est avis que vous feriez mieux de l'acheter, dit Winterbottom. Ça m'a l'air d'une bonne occasion.

— Pour^c sûr », dit Armstid.

Il cracha, regarda de nouveau le soleil et se leva :

« Allons, m'est avis que j' ferais mieux d' m'en retourner chez nous. »

Il monta dans sa charrette et réveilla ses mulets. Ou plutôt, il les mit en marche, car, seuls, les nègres peuvent dire

quand les mulets dorment ou non. Winterbottom le suivit jusqu'à la barrière sur laquelle il s'accouda :

« Dame oui, dit-il. Sûr que j' prendrais ce scarificateur à ce prix-là. Si vous l' prenez point, j'ai comme idée d'aller l'acheter moi-même. Et le gars à qui il appartient, il n'aurait pas une paire de mulets à vendre, des fois, dans les cinq dollars ?

— Pour sûr », dit Armstid.

Il s'éloigne. La charrette retombe dans son lent tintamarre, consommateur de kilomètres. Lui non plus ne se retourne pas, et, sans doute, il ne regarde pas non plus devant lui, car il ne voit la femme assise dans le fossé, sur le bord de la route, que lorsque la charrette a presque atteint le sommet de la côte. À l'instant où il reconnaît sa robe bleue, il ne peut dire si elle a jamais vu la charrette. Et personne non plus n'aurait pu deviner s'il avait jamais vu la femme, à les voir s'approcher l'un de l'autre, sans apparence de progrès, tandis que la charrette se traîne implacablement vers elle, enveloppée dans sa lente et palpable auréole de somnolence et de poussière rouge dans laquelle les pieds sûrs des mulets se meuvent comme en rêve, au rythme épars des harnais cliquetant et du souple sautaillement des oreilles de lièvre. Quand ils s'arrêtent, les mulets ne sont toujours ni endormis ni éveillés.

Par-dessous une capeline d'un bleu fané, déteinte maintenant par autre chose que l'eau et le savon du lavoir, elle le regarde tranquillement, aimablement : jeune, accorte, franche, amicale et alerte. Elle ne bouge pas encore. Sous la robe fanée, du même bleu déteint, son corps informe est immobile. L'éventail et le ballot sont sur ses genoux. Elle ne porte pas de bas. Ses pieds nus reposent l'un près de l'autre dans le fossé. Près d'eux, les deux lourds souliers masculins ne sont pas plus inertes, sous leur poussière. Dans la charrette arrêtée, Armstid est assis, voûté, les yeux décolorés. Il voit que l'éventail est soigneusement bordé du même bleu déteint que la capeline et la robe.

« Jusqu'ou c'est-il que vous allez ? dit-il.

— Je tâchais d'avancer un brin avant la nuit », dit-elle.

Elle se lève et prend ses souliers. Elle grimpe sur la route lentement, mais avec décision, puis elle s'approche de la charrette. Armstid ne descend pas l'aider. Il se contente de maintenir l'attelage immobile tandis qu'elle se hisse lourdement par-dessus la roue et pose ses souliers sous le siège. Et la charrette repart.

« Je vous remercie, dit-elle. À marcher comme ça, à pied, on se fatigue. »

Vraisemblablement, Armstid ne l'a jamais bien regardée. Et pourtant, il a déjà remarqué qu'elle ne porte pas d'alliance. Il ne la regarde pas maintenant. La charrette a repris son lent tintamarre.

« Vous^e venez de loin ? » dit-il.

Elle souffle. Ce n'est pas tant un soupir qu'une expiration paisible, comme pour traduire un paisible étonnement. « Un^b bon bout de route, à ce qu'il me semble maintenant. Je viens de l'Alabama.

— De l'Alabama ? Dans votre position ? Où est votre famille ? »

Elle ne le regarde pas non plus. « Je^c m'en vas le retrouver, par là. Peut-être bien que vous le connaissez. Il s'appelle Lucas Burch. Là-bas, on m'a dit qu'il était à Jefferson, employé dans une scierie.

— Lucas Burch ? » Le ton d'Armstid est presque identique au sien. Ils sont assis, côte à côte, sur le siège défoncé, aux ressorts cassés. Il peut voir les mains de la femme sur ses genoux, et son profil sous la capeline. Il voit cela du coin de l'œil. Elle semble surveiller la route qui se déroule entre les oreilles souples des mulets. « Et vous avez fait tout ce chemin, comme ça, toute seule, à pied, rien que pour le retrouver ? »

Elle reste un moment sans répondre. Puis elle dit : « Les^d gens ont été bons. Ils ont eu bien de la bonté, pour sûr.

— Même les femmes ? »

Du coin de l'œil, il observe son profil en songeant *J' sais pas ce que Martha va dire*, songeant : « Pour sûr que j' sais bien ce que Martha va dire. M'est avis que, des fois, les femmes peuvent être bonnes sans être vraiment compatissantes. Les hommes aussi, peut-être. Mais il n'y a que les mauvaises femmes pour savoir être compatissantes envers une autre femme qui a besoin de compassion », songeant *oui, je sais. Je sais exactement ce que Martha va dire*

Elle est assise un peu en avant, très tranquille, le profil très tranquille, la joue... « C'est^e drôle, dit-elle.

— Que les gens, en voyant une jeune femme inconnue courir les routes dans votre position, comprennent que son mari l'a abandonnée ? »

Elle ne bouge pas. La charrette, maintenant, suit une sorte

de rythme. Son bois usé, sans huile, ne fait plus qu'un avec la lente après-midi, avec la route et la chaleur.

« Et vous pensez le retrouver là-bas ? »

Elle ne bouge pas. Elle semble surveiller la route, lente entre les oreilles des mulets, la distance peut-être, taillée en forme de route, définie.

« M'est avis que j' le trouverai. Ça ne sera pas difficile. Il sera là où les gens se réunissent, là où qu'on rit et plaisante. Il n'était jamais en retard pour ça. »

Armstid grogne, d'un ton brusque, sauvage. « Hue, les mulets ! » dit-il. Il se dit à lui-même, mi en pensée, mi à voix haute : « M'est avis qu'elle a raison. Probable^b que le gars va s'apercevoir qu'il s'est trompé le jour où il s'est arrêté de ce côté-ci de l'Arkansas ou même du Texas. »

Le soleil baisse. Il n'est plus qu'à une heure au-dessus de l'horizon, au-dessus de la tombée rapide de la nuit d'été. L'allée part de la route, plus calme encore que la route elle-même. « Nous v'là arrivés », dit Armstid.

Tout de suite, la femme remue. Elle se penche et prend ses souliers. Elle semble ne pas même vouloir retarder la voiture, le temps de les mettre.

« J' vous suis bien obligée, dit-elle. Ça m'a aidée. »

La charrette s'arrête à nouveau. La femme s'apprête à descendre.

« Même si vous arrivez au magasin de Varner avant le coucher du soleil, vous serez encore à douze milles de Jefferson », dit Armstid.

Gauchement, elle tient, d'une main, ses souliers, son baluchon, son éventail. Elle garde l'autre main libre pour s'aider à descendre. « M'est avis qu'il vaut mieux que je continue », dit-elle.

Armstid ne la touche pas. « Venez donc passer la nuit à la maison, dit-il. Il y a des femmes. Il y a une femme qui pourra... si vous... Allons, venez. Je vous conduirai chez Varner demain matin, à la première heure. Il y aura sûrement des gens qui iront là-bas, le samedi. Il ne va point vous échapper cette nuit. Si tant est qu'il est à Jefferson, il y sera bien encore demain. »

Elle est assise, tranquille, ses affaires dans une main, prête à descendre. Elle regarde devant elle, là où la route tourne et s'éloigne, zébrée d'ombres. « M'est avis que j'ai bien encore quelques jours.

— Pour sûr. Vous avez tout le temps. Seulement, d'un

moment à l'autre, vous pourriez bien vous trouver avec un compagnon qui ne saura point marcher tout seul. Venez à la maison avec moi.»

Il fait démarrer ses mulets sans attendre la réponse. La charrette s'engage dans l'allée, la route sombre. La femme se renforce sur le siège, sans lâcher son éventail, son baluchon ni ses souliers.

«J' voudrais point être redevable, dit-elle. J' voudrais point déranger.

— Mais non, dit Armstid, venez avec moi. Venez.»

Pour la première fois, les mulets, d'eux-mêmes, marchent vite.

«Ils sentent le maïs», dit Armstid qui pense : «C'est bien là où on reconnaît la femme. Elle serait la première à débiner une autre femme, mais elle se promènera sans honte devant tout le monde parce qu'elle sait que les gens, les hommes, la protégeront. Elle ne s'occupe pas des autres femmes. Ce n'est pas une femme qui l'a mise dans ce qu'elle n'appelle même pas de l'embarras. Parfaitement. Qu'une d'elles se marie ou se trouve dans l'embarras sans être mariée, et aussitôt vous la verrez sortir de sa race, quitter le sexe féminin et passer le reste de son existence à essayer de se rallier à la race des hommes. C'est pour ça qu'elles prient, qu'elles fument, qu'elles réclament le droit de vote.»

Quand, pour atteindre la remise, la charrette passe devant la maison, sa femme surveille de la porte d'entrée. Il ne regarde pas dans cette direction. Il n'a pas besoin de regarder pour savoir qu'elle sera là, qu'elle est là. «Oui, pense-t-il, avec une mélancolique ironie, tandis qu'il fait tourner les mulets par la grille ouverte, je sais exactement ce qu'elle va dire. Sûr que je le sais, exactement.» Il arrête la charrette. Il n'a pas besoin de regarder pour savoir que sa femme est dans la cuisine, maintenant, qu'elle ne regarde plus, qu'elle attend. Il arrête la charrette :

«Allez à la maison, dit-il. Il est déjà descendu et la femme descend, lentement, de cet air décidé qui semble écouter en dedans. Quand vous rencontrerez quelqu'un, ce sera Martha. Dès que j'aurai nourri mes bêtes, je vous rejoindrai.»

Il ne la regarde pas traverser la cour et se diriger vers la cuisine. Ce n'est pas nécessaire. Pas à pas, il la suit, il franchit avec elle la porte de la cuisine, s'approche de la femme qui, maintenant, surveille la porte de la cuisine exactement

comme, de la porte d'entrée, elle a, tout à l'heure, regardé passer la charrette. « M'est avis que je sais exactement ce qu'elle va dire », pense-t-il.

Il dételle ses mulets, il les fait boire, les mène à l'écurie et leur donne à manger. Puis il va dans le pré chercher les vaches pour les faire rentrer. Ensuite, il va à la cuisine. Elle est toujours là, la femme grise avec son visage froid, dur, irascible, la femme qui, en six ans, lui a donné cinq enfants et les a élevés pour en faire des hommes et des femmes. Elle n'est point oisive. Il ne la regarde pas. Il va à l'évier^a, prend le seau, verse de l'eau dans une bassine et retrousse ses manches. « Elle s'appelle Burch, dit-il. Du moins elle dit que c'est comme ça qu'il s'appelle, le gars qu'elle cherche, Lucas Burch. Dans le bas de la route, on lui a dit qu'il se trouve à Jefferson à c't' heure. »

Le dos tourné, il commence à se laver. « Elle arrive de l'Alabama. Elle a fait tout ce chemin à pied, et toute seule, qu'elle dit. »

Mrs. Armstid ne regarde point autour d'elle. Elle est occupée à la table.

« Elle va cesser d'être seule pour un bon bout de temps avant de revoir l'Alabama, dit-elle.

— Ou ce gars, Burch, aussi peut-être bien. Il s'affaire à l'évier avec l'eau et le savon. Et il peut sentir qu'elle le regarde, qu'elle lui regarde la nuque, les épaules, sous la chemise bleue que la sueur a déteinte. Elle dit que quelqu'un, en bas, chez Samson, lui a dit qu'il y avait un gars nommé Burch, ou quelque chose comme ça, qui travaille dans la scierie, à Jefferson.

— Elle espère le trouver là-bas, en train de l'attendre... avec la maison toute meublée ! »

Au son de sa voix, il ne saurait dire à présent si elle le regarde ou non. Il s'essuie avec un sac à farine fendu en deux. « Et elle le trouvera peut-être. Si c'est qu'il veut la plaquer, m'est avis qu'il va s'apercevoir qu'il a fait une belle gaffe en s'arrêtant avant d'avoir mis le Mississippi entre eux deux. »

Et maintenant, il sait qu'elle le regarde : la femme grise, ni grosse ni maigre, dure à l'homme, dure à l'ouvrage, brusque et sauvage dans sa pratique robe grise, les mains sur les hanches, le visage semblable à ceux des généraux vaincus dans la bataille.

« Ah !^b vous, les hommes ! dit-elle.

— Qu'est-ce que tu veux y faire ? La mettre dehors ? La faire coucher dans la grange, peut-être bien ?

— Ah ! les hommes, dit-elle, les fichus hommes ! »

Elles entrent ensemble dans la cuisine, bien que Mrs. Armstid marche devant. Elle va droit au fourneau. Lena reste debout près de la porte. Elle a la tête découverte à présent. Ses cheveux sont bien peignés. Sa robe bleue, elle-même, semble rafraîchie, reposée. Elle regarde Mrs. Armstid qui, au fourneau, entrechoque les ronds de métal et manie les morceaux de bois avec la brusquerie sauvage d'un homme.

« J'aimerais bien aider », dit Lena.

Mrs. Armstid ne tourne pas la tête. Elle fourgonne rageusement dans son fourneau.

« Vous allez rester où vous êtes. Si vous vous dispensez à présent de rester sur vos jambes, ça retardera peut-être le moment où il faudra que vous vous mettiez sur le dos.

— Ça serait bien de la bonté de me laisser aider.

— Vous allez rester où vous êtes. Voilà trente ans que je fais ça, trois fois par jour. Le temps où j'avais besoin qu'on m'aide est passé. (Elle s'affaire devant son fourneau, sans se retourner.) Armstid dit que vous vous appelez Burch.

— Oui », dit l'autre.

Sa voix est grave maintenant, paisible. Elle se tient bien tranquille, les mains immobiles sur les genoux. Et Mrs. Armstid ne tourne pas la tête non plus. Elle est toujours occupée à son fourneau. Il semble demander une attention hors de proportion avec la sauvagerie qu'elle a déployée pour allumer le feu. Il semble demander autant d'attention qu'une montre de prix.

« Vous vous appelez déjà Burch ? » dit Mrs. Armstid.

La jeune femme ne répond pas tout de suite. Mrs. Armstid ne fourgonne plus, mais elle tourne toujours le dos à la jeune femme. Elle se retourne alors. Elles se regardent, soudain nues, s'observant l'une l'autre : la jeune femme sur sa chaise, avec ses cheveux lisses et ses mains inertes sur ses genoux, la vieille femme à demi tournée, près du fourneau, immobile aussi, avec une mèche rebelle de cheveux gris à la base du crâne et un visage qu'on dirait taillé dans du grès. Et la plus jeune se met à parler :

« J' vous^b ai point dit la vérité. J' m'appelle pas encore Burch. J' m'appelle Lena Grove. »

Elles se regardent. La voix de Mrs. Armstid n'est ni froide ni chaude. Elle n'est rien. « Et vous voulez le rejoindre pour pouvoir vous appeler Burch avant qu'il ne soit trop tard. C'est pas ça ? »

Lena a baissé les yeux, comme pour observer ses mains sur ses genoux. Sa voix est calme, entêtée. Et cependant elle est sereine : « M'est avis que j' n'ai pas besoin que Lucas me fasse des promesses. C'est pas autre chose que la malchance qui l'a obligé à partir. Ses affaires n'ont pas tourné de façon à ce qu'il puisse me faire venir comme il en avait l'intention. M'est avis que lui et moi, on n'avait pas besoin de se faire des promesses. Quand il s'est aperçu, cette nuit-là, qu'il faudrait qu'il parte, il... »

— Il s'est aperçu quelle nuit ? La nuit que vous lui avez parlé du petit gars ? »

L'autre reste un moment sans répondre. Son visage est calme comme de la pierre, mais sans dureté. Sa résolution opiniâtre n'est pas sans douceur ; elle reflète une lumière intérieure de déraison et de détachement calmes et tranquilles. Mrs. Armstid l'observe. Lena parle sans regarder l'autre femme :

« On lui avait dit un mot de ce départ possible, bien avant ça. Mais il ne me l'avait point dit plus tôt pour n' pas m'inquiéter. Dès qu'il a su qu'il faudrait qu'il parte, il a compris qu'il vaudrait mieux qu'il s'en aille, qu'il pourrait mieux réussir dans un endroit où le contremaître ne serait pas tout le temps après lui. Mais, il retardait toujours. Mais, quand je me suis trouvée comme ça, nous n'avons pas pu retarder plus longtemps. Le contremaître était toujours après Lucas, parce qu'il ne l'aimait pas, parce que Lucas était jeune et plein d'entrain, tout le temps, et parce que le contremaître voulait la place de Lucas pour la donner à un de ses cousins. Mais, il n' voulait rien m'en dire pour n' pas m'inquiéter. Mais, quand j' me suis trouvée comme ça, nous n'avons pas pu attendre davantage. C'est moi qui lui ai dit de partir. Il m'a dit qu'il resterait si j' voulais, quand même que le contremaître le traiterait mal. Mais je lui ai dit de s'en aller. Même alors, il ne voulait pas partir. Mais je lui ai dit de le faire. De m'envoyer un mot seulement quand il voudrait que j'aille le retrouver. Et puis, ses affaires n'ont pas tourné de façon qu'il puisse me faire venir comme il en avait l'intention. Faut le temps de s'installer quand on s'en va, comme ça, chez des étrangers. Il n' savait point ça, quand il est parti, qu'il lui

Chapitre III	1093
Une odeur de verveine	
Chapitre I	1099
Chapitre II	1105
Chapitre III	1114
Chapitre IV	1122

NOTICE, NOTES ET VARIANTES

LUMIÈRE D'AOÛT

<i>Notice</i>	1133
<i>Note sur le texte</i>	1152
<i>Bibliographie</i>	1157
<i>Notes et variantes</i>	1165

PYLÔNE

<i>Notice</i>	1279
<i>Note sur le texte</i>	1290
<i>Bibliographie</i>	1291
<i>Notes et variantes</i>	1292

ABSALON, ABSALON!

<i>Notice</i>	1304
<i>Note sur le texte</i>	1332
<i>Bibliographie</i>	1334
<i>Notes et variantes</i>	1341

LES INVAINCUS

<i>Notice</i>	1393
<i>Note sur le texte</i>	1407
<i>Bibliographie</i>	1410
<i>Notes et variantes</i>	1413

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LUMIÈRE D'AOÛT

PYLÔNE

ABSALON, ABSALON!

LES INVAINCUS

Traductions de M.-E. Coindreau, R.-N. Raimbault,

G.L. Rousselet et Ch.-P. Vorce,

revues par André Bleikasten, Didier Coupaye

et François Pitavy

Notices, notes et variantes

par André Bleikasten et François Pitavy